



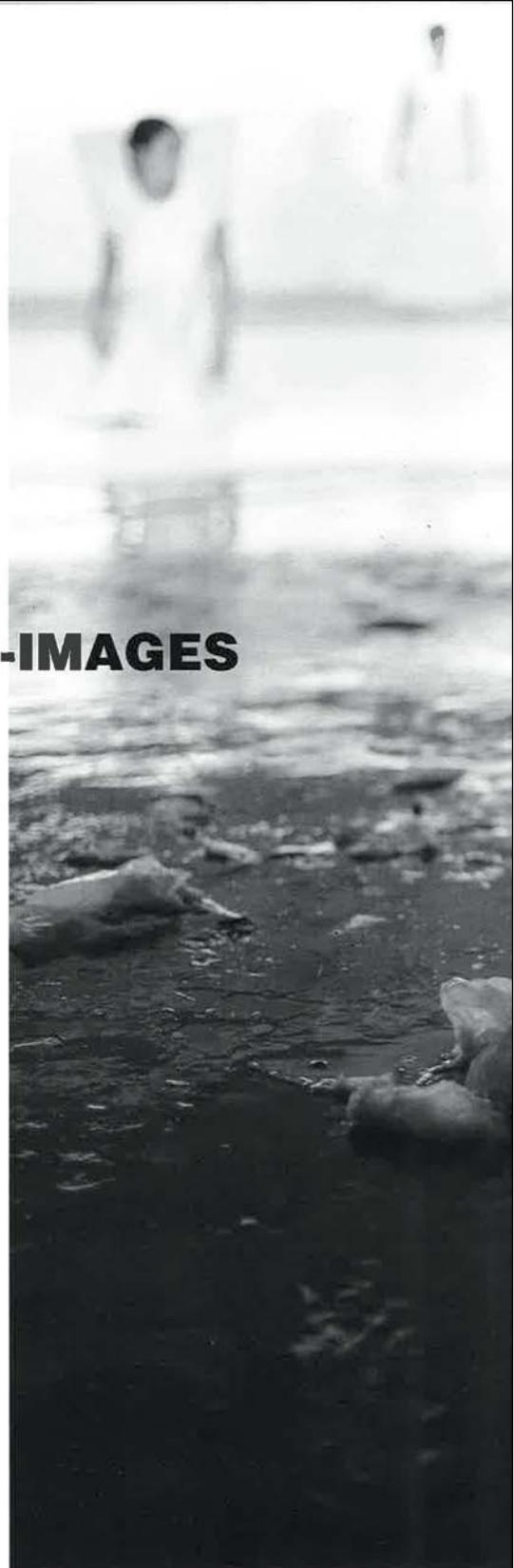
JULIE NIOCHE
STRATÉGIES À CONTRE-IMAGES

Dans des robes qui les clouent au sol, les quatre interprètes féminines de *Matter* font longuement face aux spectateurs. A cet instant culmine une évolution récente de la danse contemporaine, où les armes de cette dernière aiguïssent en chacun(e) sa qualité de présence par corps, farouchement singulière, aux prises avec les codes, seule à pouvoir donner sens à l'en-commun.

« En fait, cette pièce a déjà eu lieu », songe la chorégraphe Julie Nioche, alors que la création ne viendra que dans plusieurs semaines. Bientôt deux années se seront écoulées pour que se développe un processus de rencontres, de déplacements, et d'apparitions de formes singulières successives, dont le spectacle « final », *Matter*, fera matière à tisser la toile offerte à de nouveaux motifs du possible. Julie Nioche a voulu y (faire se) croiser quatre femmes, danseuses et chorégraphes du même âge qu'elle, mais de contextes différents, qui l'ont un jour « touchée, frappée, impressionnée, questionnée dans leurs engagements artistiques ainsi que dans leurs choix politiques et sociaux ». Elle est allée les côtoyer chez elles, les inviter à une quête partagée de ce qui les constitue, débouchant pour chacune sur un solo, mais également un travail avec leurs proches, chaque fois rejoué, *in situ*.

L'une, israélienne, anime des ateliers dans des camps palestiniens, où elle doit cacher son identité. L'autre se bat pour inventer une danse contemporaine par-delà les pesanteurs d'une société du Maghreb. Une troisième compose un croisement complexe entre son héritage indien et le pays scandinave où elle vit. Dans *Matter*, toutes font l'épreuve physique et métaphorique de leur lien à l'eau, « cet élément premier, chargé de significations politiques dans la maîtrise de son environnement, tout comme sur le plan intime ».

Ici, l'écoulement du liquide en vient à dissoudre, littéralement, la couche du costume, ramenant chaque interprète à un nu de présence. Le projet de Julie Nioche redéploie la nudité en danse. La lecture biopolitique des corps, comme la déconstruction de la représentation spectaculaire, au jour esthétique de l'art-performance, ont conduit à percevoir les corps nus sur scène comme habillés d'une autre manière : toujours autant porteurs de codes, de savoirs, de significations, de forces, sans rien de l'innocence virginale et libératrice – ni de son double honteux – animant la tradition intellectuelle judéo-chrétienne comme le dépassement moderne de celle-ci.





Matter, de Julie Nioche. Photo : Patrick Imbert.

Or, le corps dépouillé de son costume dans *Matter* revient à une condensation d'intensité charnelle. Le voici délié de l'image vestimentaire, laquelle est porteuse « de rôles qui nous amusent, nous dépassent, nous étouffent » et participe activement à sa construction. Si le corps de *Matter* tente une stratégie de « désertion de l'image », il n'en devient pas neutre pour autant. Julie Nioche estime que ce corps ramené à lui-même « reste assez unique, troublé, troublant dans sa vulnérabilité, fragile dans sa tâche ». Cela tout en précisant : « Ça n'est d'ailleurs pas le nu ou l'habillé qui importent, mais plutôt le processus de passage d'un état à l'autre. Dans *Matter*, on se rhabille aussi. »

Cela rappelle un autre processus au très long cours, que Julie Nioche conduit par ailleurs : les *Sisyphes*. A chacune de leur occurrence, les *Sisyphes* développent *in situ*, en configuration singulière, un principe invariant : la réunion d'un groupe, d'amateurs, pouvant aller jusqu'à cent participants, pour interpréter une longue partition de sauts sur place, dans une combinaison variable de temps, longueurs et hauteurs, sur l'air de *The End*, des *Doors*, passant en boucle. A travers ce principe, d'une apparence massive et uniforme, chaque participant adapte sa propre course à l'épuisement. Là encore opère une perte de maîtrise sur l'image installée, valorisante ou seulement protectrice, que chacun entretient de lui. L'action du saut répétitif constitue « une activité improductive et inutile, au sens où la société moderne l'entend. Sur l'absurdité de la situation humaine », chacun se rapproche d'un noyau dur irréductible d'être engagé en coprésence.

Dans le cas des jeunes que les Rencontres internationales de Seine Saint-Denis avaient conduits l'an dernier dans cette performance à Saint-Ouen, les *Sisyphes* débouchaient sur une articulation du singulier sur l'en-commun, d'une intensité inouïe. On peut y voir l'épreuve vécue, au plus près de la saisie par chacun de son propre corps, du « partage de ses intimes revendications, le temps d'en faire un acte collectif ».

Dans ces stratégies qui enveloppent et débordent le seul espace-temps du plateau en représentation, s'aborde la question que « la danse pourrait être partout, chaque fois qu'il y a du corps et du geste ; mais il s'agirait plutôt de penser, plus spécifiquement, "où" se trouve la danse partout. C'est-à-dire comment, au cœur de toute activité, il y a un fragment de l'action où le sujet invente sa relation au monde. Si la perception est une action [...], alors elle est aussi l'espace d'enjeux politiques, idéologiques et sociaux ; elle peut exercer sur les sujets une action disciplinaire, ou être un élément crucial de gestes subversifs. »

Cette pensée est à la base de la structure A.I.M.E., que Julie Nioche vient de créer, aussi bien pour produire ses propres pièces que pour développer des présences sociales nourries des savoirs de la danse, pour l'élaboration d'une culture du sensible, notamment dans le champ de la santé, et de la relation soignant-soigné. Elle y collabore avec des praticiens de méthodes somatiques et des chercheurs en études de danse de l'université Paris 8. A.I.M.E. signifie : Association d'individus en mouvements engagés.

Gérard Mayen